

Théâtre de la Commune  
Centre Dramatique National d'Aubervilliers  
direction Didier Bezace

## ABÉCÉDAIRE



### Combats singuliers

*Saison 2003/2004*  
*Les Petits Cahiers de la Commune*

# **ABÉCÉDAIRE**

**Combats singuliers**

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

## AVANT-PROPOS

On dit de la vie qu'elle en est un permanent !

Certains nous sont imposés, d'autres moins ; certains sont sans issue, d'autres plus favorables.

Il n'est pas toujours nécessaire de les mener en notre nom pour qu'ils nous soient profitables.

Il en est de plus valorisants que d'autres, et d'autres plus héroïques.

Ils finissent tous par témoigner de notre humanité, tirant leur singularité de notre plus grande solitude. Mais que ferait-on sans eux, sans l'horizon qu'ils nous dessinent ?

Et ce n'est, chaque fois, qu'un début !

Si nous sommes oubliés des dieux, continuons-les d'en bas.

Le choix des textes retenus ici, pour le plaisir, illustre, entre autres, la manière dont la littérature s'est nourrie de cette dramaturgie singulière.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

# A

## ARTISTIQUE

Si bien que la civilisation fasciste, à son point extrême, aboutit à la militarisation totale de la nation. Et l'art du fascisme, quand il existe, à l'esthétisation de la guerre. Or, l'ennemi du soldat c'est un autre soldat, c'est l'homme. Alors que du libéralisme au communisme, l'adversaire de l'homme n'est pas l'homme, c'est la terre. C'est dans le combat contre la terre, dans l'exaltation de la conquête des choses par l'homme que s'établit, de *Robinson Crusoé* au film soviétique, une des plus fortes traditions de l'Occident. Résolus à combattre si le combat est la seule garantie du sens que nous voulons donner à notre vie, nous nous refusons à faire de lui une valeur fondamentale ; nous voulons une pensée, une structure de l'État, un héritage et un espoir qui débouchent sur la paix et non sur la guerre. Il reste dans la plus sereine des paix assez de combats, de tragédies et d'exaltation pour des siècles d'art.

André MALRAUX,  
Discours prononcé à Londres le 21 juin 1936,  
in *La Politique, la culture* © Éditions Gallimard. 1996.

# B

## BAROUD D'HONNEUR

Marguerite ne veut pas mourir. Plusieurs fois, Yann a appelé le SAMU, mais la vie est repartie. Elle s'accroche. Yann dit qu'elle parle tout le temps et que si l'on reste attentif, elle a, au cours de la journée ou de la nuit, des moments de lucidité. Elle dit alors des choses importantes qu'il décide de consigner devant elle. Elle se prend au jeu. Ainsi est né le dernier livre, *C'est tout*, qui provoquera, au moment de sa publication, une belle polémique. Journal intime du dernier souffle ? Mise en scène obscène d'une agonisante qui éructe, de temps à autre, quelques phrases définitives ? Le livre commence le 20 novembre 1994 et s'achève dans sa version italienne non expurgée le 29 février 1995 à treize heures. Dans ce dialogue, Duras ne parle que de la mort, de sa mort si proche, dont elle n'a pas peur, de l'après. Après la mort il ne reste rien. « Que les vivants qui se sourient, qui se soutiennent. » Son enfance lui revient, la douceur de la terre natale, l'amour infini et malheureux qu'elle porta tout au long de sa vie à sa mère. M.D. attend. Elle est désormais dans un autre temps. « Je parle du temps qui sourd de la terre. » Elle a quitté le monde des vivants. Lucide :

Yann je suis encore là.  
Il faut que je parte.  
Je ne sais plus où me mettre.

Méchante, narcissique encore, épuisée mais narcissique : « Il se trouve que j'ai du génie. J'y suis habituée maintenant. » Elle livre son ultime combat : elle ne veut pas « se jeter » dans la mort mais maîtriser ce moment. Pourquoi le corps résiste-t-il alors que les mots ne peuvent plus se former ? La mère l'a fait rester en vie : « J'aime toujours ma mère. Y a rien à faire, je l'aime toujours », Yann aussi qui, lui, croit en Dieu et à qui elle résiste. Le paradis, ça la fait rigoler. Elle s'apprête à partir, yeux ouverts vers nulle part.

A Yann la dernière phrase :

Je vous aime.  
Au revoir.

Laure ADLER,  
*Marguerite Duras* © Éditions Gallimard, 1998.

# C

## COQ À COQ, LÀ !

Alors il arriva à une auberge où les ânes broutaient dans la cour, et il demanda des beignets qu'on prépara pour lui. Et il dormit sous un abri. Mais au matin il fut réveillé par un cocorico bruyant, et la voix de son coq résonna à ses oreilles. Et il vit le coq de l'auberge qui s'avançait au combat, avec ses poules en nombre considérable derrière lui - alors le coq de l'homme qui était mort s'élança en avant et une bataille s'engagea entre les volatiles. L'homme de l'auberge se précipita pour sauver son coq, mais l'homme qui était mort dit :

- Si le mien gagne, je te le donnerai. Et s'il perd, tu le mangeras.

Alors les oiseaux combattirent sauvagement et le coq de l'homme qui était mort tua le vulgaire coq de basse-cour. Alors l'homme qui était mort dit au jeune coq :

- Toi, au moins, tu as trouvé ton royaume et des femelles pour ton corps.  
Ta solitude gagnera en splendeur, et à l'appel de tes poules elle étincellera.

D.H. LAWRENCE,  
*L'Homme qui était mort*, 1928,  
© Éditions Gallimard, 1934,  
traduction Jacqueline Dalsace et Pierre Drieu La Rochelle.

# D

## DUR, DUR

Quarante et un millions d'électeurs sont invités, dimanche 5 mai, pour le second tour de l'élection présidentielle, à choisir entre Jacques Chirac et Jean-Marie Le Pen.

Le comportement électoral des 11 millions d'abstentionnistes du premier tour et celui des électeurs de gauche, privés, avec l'élimination de Lionel Jospin (16,18 %), de candidat pour la première fois depuis 1969, seront les clefs de ce scrutin où le président sortant (19,88 % le 21 avril) est largement favori face au président du Front national (16,86 %).

Onze candidats du premier tour ont appelé à faire barrage à l'extrême droite et à voter pour M. Chirac. Seul Bruno Mégret s'est rallié à M. Le Pen « *Contre Le Pen mais pas pour Chirac* », Arlette Laguiller a recommandé de déposer « *une enveloppe vide* » dans l'urne.

Michel NOBLECOURT,  
in *Le Monde*,  
Dimanche 5 - Lundi 6 mai 2002.

# E

## ÉMANCIPATEUR

Je lus ce mot et fus envahi de joie et de jubilation. « Elle écrit, elle écrit ! » Tout ce que j'avais pu trouver sur l'analphabétisme au cours de toutes ces années, je l'avais lu. Je savais le désarroi qu'il impliquait dans la vie de tous les jours, pour trouver un chemin ou une adresse ou choisir un plat au restaurant, je savais l'anxiété qui fait suivre des schémas tout préparés et une routine bien éprouvée, je savais quelle énergie cela exige de dissimuler qu'on ne sait ni lire ni écrire, et que cette énergie est prise sur la vie. L'analphabétisme condamne à un statut de mineur.

En ayant le courage d'apprendre à lire et à écrire, Hanna avait franchi le pas vers la majorité et l'autonomie, dans une démarche d'émancipation.

Puis, contemplant l'écriture d'Hanna, je vis combien d'énergie et de lutte lui avait coûté d'écrire. J'étais fier d'elle. En même temps, j'étais triste pour elle, triste de sa vie retardée et ratée, triste des retards et des ratages de la vie en général. Je songeai que quand on a laissé passer le bon moment, quand on a trop longtemps refusé quelque chose, ou que quelque chose vous a trop longtemps été refusé, cela vient trop tard, même lorsqu'on l'affronte avec force et qu'on le reçoit avec joie. A moins que le « trop tard » n'existe pas, qu'il n'y ait que le « tard », et que ce « tard » soit toujours mieux que « jamais » ? Je ne sais pas.

Bernhard SCHLINK,

*Le Liseur,*

© Éditions Gallimard, 1996,  
traduction Bernard Lortholary.

# F

## FRATERNEL

Au fond, qu'est-ce que l'imaginaire ? Depuis que le monde est monde, c'est probablement ce que l'homme a créé en face des dieux. Le destin est là avec la naissance, et la vieillesse, et la mort, et quelque chose est là aussi qui est cette communion étrange de l'homme avec quelque chose de plus fort que ce qui l'écrase. Il y aura toujours ce moment prodigieux où l'espèce de demi-gorille levant les yeux, se sentit mystérieusement le frère du ciel étoilé. C'est là qu'est l'élément absolument fondamental de notre lutte et, si vous voulez, de notre travail. L'imaginaire séculaire, c'est probablement l'anti-destin, c'est-à-dire la plus grande création des hommes et le destin de notre civilisation, c'est la lutte des deux imaginaires : d'une part, celui des machines à rêver, avec leur incalculable puissance et le fait qu'elles ont émancipé le rêve et, d'autre part, ce qui peut exister en face, et qui n'est pas autre chose que ce que j'ai appelé, naguère, l'héritage de la noblesse du monde.

Dans ce domaine, il semble que les dieux soient morts mais, lorsque je parlais du sexe et du sang, certainement les diables ne le sont pas et le vrai problème c'est de savoir si une civilisation qui a su ressusciter les démons saura aussi en son temps ressusciter les dieux.

André MALRAUX,

Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration  
de la maison de la culture d'Amiens, le 19 mars 1966,  
in *La Politique, la culture* © Éditions Gallimard, 1996.

# G

## GUÉRILLA

La première règle de l'analyse (dire tout ce qui vient à l'esprit) est inapplicable, parce qu'elle requiert bien plus de communications qu'on ne peut en mettre en œuvre. Ce qui vient à l'esprit est illimité, ce qu'il est techniquement possible de dire est minime. Mais le caractère limité de ce qu'on dit ne doit pas limiter le dicible. L'analyse est à l'homme ce qu'une guerre civile est à l'État. Il peut arriver, ou plutôt il arrive toujours, qu'au cours d'une guerre civile on ne se batte pas dans toutes les rues, mais l'État ne peut exiger *a priori* que certaines rues soient préservées des combats : s'il l'exige, tous les guérilleros viendront y chercher refuge, et il finira par s'apercevoir que ces rues mêmes qu'il voulait garder intactes se trouvent aux mains de l'ennemi, si bien qu'il devra les détruire.

Ferdinando CAMON,  
*La Maladie humaine,*  
© Éditions Gallimard, 1984,  
traduction Yves Hersant.

# H

## HUMAIN

Sisyphé regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphé m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même ! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait ? L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphé, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris.

Albert CAMUS,  
*Le Mythe de Sisyphé*,  
© Éditions Gallimard, 1942.

# I

## IDÉAL

L'effort du poète vise à transformer  
*vieux ennemis en loyaux adversaires*,  
tout lendemain fertile étant fonction  
de la réussite de projet, surtout là où  
s'élançe, s'enlace, décline, est décimée  
toute la gamme des voiles où le vent  
des continents rend son cœur au vent  
des abîmes.

\*

Je n'ai pas peur. J'ai seulement le  
vertige. Il me faut réduire la distance  
entre l'ennemi et moi. L'affronter  
*horizontalement*.

René CHAR,  
*Fureur et mystère*,  
© Éditions Gallimard, 1962.

# J

## JOYEUX

*Un alcoolisé d'infanterie tropicale  
frappé d'hémiplégie anale  
s'écroule dans le tourniquet aux tickets  
bloquant à lui seul  
l'entrée de toute une exposition coloniale*

*Les dernières paroles  
Ils ne passeront pas.*

Jacques PRÉVERT,  
*Le dernier carré in Spectacle,*  
© Éditions Gallimard, 1949.

# K

## K.O.

Le type est venu me serrer la main, il avait l'air confiant, il me regardait dans les yeux et la lumière soulignait chacun de ses muscles. L'arbitre a annoncé que le match allait commencer et je me suis placé dans mon coin, je me tenais aux cordes et je fermais les yeux. Chef m'a demandé si ça allait, je l'ai rassuré. La sonnerie a retenti, j'ai refermé les yeux, j'ai essayé de sentir chaque parcelle de mon corps et quand je les ai rouverts c'était pire encore, ça valsait. Je me suis avancé vers le centre du ring et le type s'est mis à me tourner autour. J'ai gardé mes mains à hauteur du visage, j'ai essayé de bouger un peu et ça m'a pris au mollet droit, une crampe qui serrait comme un étau, j'ai failli tomber et le type m'a frappé au ventre, j'ai essayé de répondre comme je pouvais et c'était comme si mes bras étaient désarticulés, j'ai frappé dans le vide et j'ai perdu l'équilibre. Quand j'ai posé une main à terre, j'ai vu le visage de Chef, il disait qu'on allait arrêter. Je me suis relevé.

L'arbitre nous maintenait à distance, il posait ses mains sur nos poitrines, le type était détendu j'ai vu dans son regard qu'il était sûr de lui qu'il savait que ce serait facile, l'arbitre s'est retiré, j'ai pris deux crochets en plein visage, il a enchaîné au foie, deux directs, un uppercut pour finir et dans ma bouche c'était le goût du sang et dans mes yeux c'était du rouge, il a frappé trois ou quatre fois et le sang coulait dans mes yeux, j'avais la bouche remplie d'un liquide salé et épais, je me suis écroulé, je pesais des tonnes, j'avais la joue contre le revêtement, Chef est monté sur le ring. J'ai vu son visage se pencher sur le mien, il m'a relevé, m'a mis sur le tabouret, je ne tenais pas assis, il a tamponné mon front, mes yeux et mes tempes, je ne sentais pas la douleur ni ses mains, je ne sentais plus rien, je n'entendais plus sa voix.

Olivier ADAM,

*Poids léger,*

© Éditions L'Olivier - Le Seuil, 2002,

coll. *Points*, 2004.

# L

## LOUP Y ES-TU ?

Ou je me trompe fort, ou je suis tout de même en train d'approcher. Tout se passe comme si mon combat spirituel avait lieu quelque part dans une clairière. Je pénètre dans la forêt, je ne trouve rien et la faiblesse me force aussitôt à ressortir ; souvent, quand je quitte la forêt, j'entends ou crois entendre le cliquetis des armes dont on se sert dans ce combat. Peut-être les regards des combattants me cherchent-ils à travers l'obscurité de la forêt, mais je ne sais d'eux que si peu de choses, et ce peu est si décevant.

Franz KAFKA,  
*Journal,*

© Éditions Bernard Grasset, 1954,  
traduction Marthe Robert.

# M

## MI-TEMPS

Le Malheur, mon grand laboureur,  
Le Malheur, assois-toi,  
Repose-toi,  
Reposons-nous un peu toi et moi,  
Repose,  
Tu me trouves, tu m'éprouves, tu me le prouves.  
Je suis ta ruine.

Mon grand théâtre, mon havre, mon âtre,  
Ma cave d'or,  
Mon avenir, ma vraie mère, mon horizon.  
Dans ta lumière, dans ton ampleur, dans mon horreur,  
Je m'abandonne.

Henri MICHAUX,  
*Repos dans le malheur,*  
In *Plume*,  
© Éditions Gallimard, 1963.

# N

## NAVAL

Son idée, c'était un duel. Ça se faisait, à l'époque. Les gars se défiaient à coups de morceaux de bravoure, et à la fin, il y en avait un qui gagnait. Des histoires de musiciens. Pas de sang, mais un sacré paquet de haine, une haine vraie, à fleur de peau. Musique, et alcool. Ça pouvait durer toute la nuit, quelquefois. C'était son idée, à Jelly Roll Morton, pour en finir une fois pour toutes avec cette histoire de pianiste sur l'Océan, toutes ces blagues. En finir, une bonne fois. Le problème, c'était que Novecento, lui, ne jouait jamais dans les ports, et ne voulait pas y jouer. Un port, c'est déjà un peu la terre, et ça ne lui plaisait pas, à lui. Il jouait où ça lui plaisait. Et ce qui lui plaisait, c'était le milieu de la mer, quand la terre n'est déjà plus que des lumières au loin, ou un souvenir, ou un espoir. Il était comme ça. Jelly Roll Morton jura tant qu'il put mais finit par payer de sa poche un billet aller-retour pour l'Europe et monta sur le *Virginian*, lui qui n'avait jamais mis les pieds sur un bateau sauf ceux qui descendent le Mississippi. « C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais faite de toute ma vie », déclara-t-il, entre deux jurons, aux journalistes qui allèrent lui dire au revoir, sur le quai 14, dans le port de Boston. Puis il s'enferma dans sa cabine et attendit que la terre devienne des lumières au loin, et un souvenir, et un espoir.

Alessandro BARICCO.

*Novecento Pianiste,*

© Éditions Mille et Une nuits, 1997,  
traduction française Françoise Brun.

# O

## ŒDÉMATEUX

Mondini disait que pour apprendre à boxer il suffit d'une nuit. Et qu'il faut une vie entière pour apprendre à combattre. Lui, il s'arrêta à trente-quatre ans. Une carrière comme tant d'autres, une seule rencontre mémorable. Douze reprises à Atlantic City, avec Barry « King » Moose. Ils allèrent quatre fois chacun au tapis. Comme s'ils avaient voulu se tuer. La dernière reprise ils la passèrent appuyés l'un contre l'autre, épuisés, tête contre tête, avec leurs poings en dessous, qui se balançaient comme des battants de cloche dans le vide : ils passèrent ces trois dernières minutes à s'insulter sauvagement. Pour finir, la victoire fut donnée à Moose, qui avait des relations. Mondini essaya d'oublier. Mais un jour, où ils étaient tous devant la télévision, et qu'il y avait quelque chose sur un meurtre à Atlantic City, quelqu'un l'entendit murmurer : Bel endroit, j'y ai passé une semaine, autrefois, un dimanche soir.

Alessandro BARICCO,  
*City,*

© Éditions Albin Michel, 2000,  
traduction française Françoise Brun.

# P

## PHANIE

Il y a trop de nuits, une par vingt-quatre heures, quoi qu'on fasse ; et trop longues, bien trop longues, avec tout ce qui y bouge et qui n'a pas de nom, qui y vit à l'aise comme nous le jour, dans notre élément naturel, eux c'est la nuit, cachés derrière les arbres, le long des murs, cachés couchés dans l'herbe, tout en haut des palmiers, et, les nuits sans lune, cachés derrière le long en haut de dedans rien du tout, la nuit suffit. Or qui sait le nombre et la taille, l'intention et le but de ce qui, dans la nuit, bouge ou est immobile, mais vit dans son élément naturel ? C'est donc de jour qu'il faut guetter, poursuivre, attraper, tuer, massacrer, exterminer, réduire en poudre tout ce qu'on peut reconnaître comme étant une menace possible.

Bernard-Marie KOLTÈS  
*Combat de nègre et de chiens,*  
© Éditions de Minuit, 1989.

# Q

## QUIÉTUDE

Le lendemain matin arriva.

« Bartleby », dis-je, l'appelant avec douceur à travers son paravent.

Pas de réponse.

« Bartleby, dis-je d'un ton encore plus doux, venez ici ; je ne vais pas vous demander de faire quoi que ce soit que vous aimeriez mieux ne pas faire - je voudrais simplement vous parler. »

Sur ce il apparut sans aucun bruit.

« Me direz-vous, Bartleby, où vous êtes né ? »

« J'aimerais mieux pas. »

« Me direz-vous *quoi que ce soit* à votre sujet ? »

« J'aimerais mieux pas. »

« Mais quelle objection raisonnable vous interdit de me parler ? Je me sens plein d'amitié pour vous. »

Tandis que je m'adressais à lui, il ne me regardait pas mais avait le regard fixé sur le buste de Cicéron, qui, tel que j'étais alors assis, se trouvait juste derrière moi, à environ six pouces au-dessus de ma tête.

« Quelle est votre réponse, Bartleby », dis-je après avoir attendu un temps considérable, pendant lequel sa physionomie était restée impassible, à l'exception d'un frémissement à peine perceptible de sa bouche mince et blanche.

« Pour le moment j'aime mieux ne pas donner de réponse », dit-il, et il se retira dans son ermitage.

Herman MELVILLE,

*Bartleby*, 1853,

© Éditions Mille et Une nuits, 1994.

traduction française Bernard Hoepffner.

# R

## RUDE

Il fallait étayer les barrages avec des rondins de palétuviers. De ces frais-là, naturellement, elle devait se charger seule. Elle venait alors d'hypothéquer le bungalow qui n'était pas terminé. Elle dépensa tout l'argent de l'hypothèque à l'achat des rondins et le bungalow ne fut jamais terminé.

Le docteur n'avait pas tellement tort. On pouvait croire que c'était à partir de là que tout avait vraiment commencé. Et qui n'aurait été sensible, saisi d'une grande détresse et d'une grande colère, en effet, à l'image de ces barrages amoureusement édifiés par des centaines de paysans de la plaine enfin réveillés de leur torpeur millénaire par une espérance soudaine et folle et qui, en une nuit, s'étaient écroulés comme un château de cartes, spectaculairement, en une seule nuit, sous l'assaut élémentaire et implacable des vagues du Pacifique ? Et qui, négligeant d'étudier la genèse d'une si folle espérance, n'aurait été tenté de tout expliquer, depuis la misère toujours égale de la plaine jusqu'aux crises de la mère, par l'événement de cette nuit fatale et de s'en tenir à l'explication sommaire mais séduisante du cataclysme naturel ?

Marguerite DURAS,  
*Un Barrage contre le Pacifique*,  
© Éditions Gallimard, 1950.

# S

## STICHOMYTHIE

*ORONTE*

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

*ALCESTE*

Si je louais vos vers, j'en aurais d'avantage.

*ORONTE*

Je me passerai bien que vous les approuviez.

*ALCESTE*

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

*ORONTE*

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,  
Vous en composassiez sur la même matière.

*ALCESTE*

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;  
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

*ORONTE*

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

*ALCESTE*

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

# T

## TÉMÉRAIRE

Gregor se traîna lentement avec sa chaise jusqu'à la porte ; là il abandonna le siège, se jeta sur la porte, se maintint debout en s'appuyant contre elle – le bout de ses pattes sécrétait une substance collante – et resta là un instant, à se reposer de son effort. Après quoi, il essaya avec sa bouche de tourner la clef dans la serrure. Il semblait malheureusement qu'il n'eût pas de vraies dents – avec quoi, dès lors, saisir la clef ? – ; en revanche, il avait des mandibules très robustes ; il parvint grâce à elles à mouvoir la clef, en négligeant le fait qu'il était certainement en train de se blesser, car un liquide brunâtre lui sortait de la bouche, coulait sur la clef et tombait goutte à goutte sur le sol. « Ecoutez », disait le fondé de pouvoir dans la pièce d'à côté, « il est en train de tourner la clef. » Ce fut pour Gregor un grand encouragement, mais tous auraient dû crier avec lui, même son père et sa mère : « Hardi, Gregor », auraient-ils dû crier, « vas-y, attaque-toi à la serrure ! » Et à l'idée que tout le monde suivait ses efforts avec une vive attention, il s'accrochait aveuglément à la clef, de toutes les forces qu'il pouvait trouver en lui. A mesure que la clef tournait, il dansait autour de la serrure ; tantôt il se maintenait simplement debout grâce à sa bouche, tantôt, selon l'exigence de l'instant, il se suspendait à la clef ou la tirait en bas de tout le poids de son corps. Le bruit plus clair que fit la serrure quand le pêne céda, réveilla Gregor tout à fait. « J'ai donc pu me passer du serrurier », se dit-il, et il posa la tête sur la clenche pour finir d'ouvrir.

Franz KAFKA.

*La Métamorphose*, 1913.

© Éditions Gallimard, 1989.

traduction Claude David.

# U

## ULTIME

On peut dire, pourtant, que le Maître de soixante-quatre ans, si gravement malade, joua bien, repoussant les assauts furieux du joueur le plus représentatif de la nouvelle équipe de professionnels, jusqu'au moment, bien avant dans la partie, où l'initiative lui échappa complètement. L'occasion de profiter de maladresses de son adversaire ne se présenta pas ; il ne déploya pas de stratégie grandiose non plus ; le cours naturel de la partie nous valut un jeu délicat, serré. Cependant, à cause de son état de santé, le Maître manqua, dans son style, d'esprit de suite et d'opiniâtreté.

Le « Maître invincible » avait perdu son dernier tournoi.

« Il semble avoir, par principe, joué son va-tout dans sa partie contre son successeur, le suivant dans la lignée », dit un de ses disciples.

Yasunari KAWABATA,  
*Le Maître ou le tournoi de go*,  
© Éditions Albin Michel, 1975,  
traduction Sylvie Regnault-Gatier.

# V

## VÉGÉTARIEN

Il rassembla ce qui lui restait de force, de courage et de fierté ; il jeta tout cela contre l'agonie du poisson. Celui-ci s'approcha de la barque ; il nageait gentiment tout près du vieux, son nez touchait le plat-bord.

Il se préparait à dépasser le bateau. C'était une longue bête argentée aux rayures pourpres, épaisse, large. Dans l'eau, il semblait interminable.

Le vieux lâcha la ligne et mit son pied dessus. Il souleva le harpon aussi haut qu'il put. De toutes ses forces, augmentées de la force nouvelle qu'il venait d'invoquer, il le planta dans le flanc du poisson, derrière la grande nageoire pectorale qui se dressait en l'air à la hauteur de sa poitrine. Il sentit le fer entrer, s'appuya et pesa de tout son poids pour qu'il pénétrât jusqu'au fond.

Le poisson, la mort dans le ventre, revint à la vie. Dans un ultime déploiement de beauté et de puissance, ce géant fit un bond fantastique. Pendant un instant, il resta comme suspendu en l'air au-dessus du vieil homme et de la barque. Enfin il s'écrasa lourdement dans la mer.

Ernest HEMINGWAY,  
*Le Vieil homme et la mer*,  
© Éditions Gallimard, 1952,  
traduction Jean Dutour.

# W

## WARGAME

- Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, criait-il, c'est un seul chevalier qui vous attaque !

Sur ces entrefaites, un vent léger se leva, et les grandes ailes commencèrent à tourner. Ce que voyant, don Quichotte reprit :

- Vous aurez beau agiter plus de bras que n'en avait le géant Briarée, je saurai vous le faire payer !

Là-dessus, il se recommanda de tout son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir en ce péril extrême. Puis, bien couvert de son écu, la lance en arrêt, il se précipita au grand galop de Rossinante et, chargeant le premier moulin qui se trouvait sur sa route, lui donna un coup de lance dans l'aile, laquelle, actionnée par un vent violent, brisa la lance, emportant après elle le cheval et le chevalier, qu'elle envoya rouler sans ménagement dans la poussière.

Sancho se précipita au grand trot de son âne pour secourir son maître et le trouva qui ne pouvait plus remuer, tant la chute où l'avait entraîné Rossinante avait été rude.

- Miséricorde ! s'écria-t-il. Est-ce que je ne vous avais pas dit, moi, de faire attention, et que c'étaient des moulins à vent ? Il n'y avait pas moyen de s'y tromper, à moins d'avoir d'autres moulins qui vous tournent dans la tête !

- Tais-toi, Sancho ; à la guerre, plus qu'ailleurs, on ne peut jamais savoir comment les choses vont tourner. Pour moi, je pense, et c'est la vérité, que cet enchanteur Freston, qui a emporté mon cabinet et mes livres, a transformé ces géants en moulins pour me ravir l'honneur de les avoir vaincus, si grande est la haine qu'il me porte. Mais au bout du compte, mon épée sera plus forte que tous ses maléfices.

Miguel de CERVANTES,  
*L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, 1605  
traduction Aline Schulman, © Éditions du Seuil, 1997,  
pour la traduction française, coll. Points, 2001.

# X

## XÉNOPHOBE

### A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille !  
Mais la France n'a pas perdu la guerre !*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu !

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but !

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.

Luttons tous pour la sauver !

### VIVE LA FRANCE !

Général de Gaulle  
Quartier général  
4, Carlton Gardens  
London SW1

Affiche écrite à partir de l'appel du 18 juin 1940.

# Y

## YANKEE

Par un chaud après-midi de juin, le général est assis sur la dernière marche de l'escalier monumental qui mène au palais du Congrès. Sa tête est vide comme celle de beaucoup de vieillards, c'est un rare moment de bien-être, il ne fait que chauffer sa vieille carcasse au soleil.

- Je suis le général. Oui. Je suis le général, ral.

Tout à coup un môme de sept ans dévale quatre à quatre le grand escalier de marbre, c'est Dick Price, le petit marchand d'allumettes, le préféré du général.

- Général ! général ! crie-t-il à Suter en lui sautant au cou, général ! tu as gagné ! Le Congrès vient de se prononcer ! il te donne 100 millions de dollars !

- C'est bien vrai ? c'est bien vrai ? tu en es sûr ? lui demande Suter tenant l'enfant étroitement embrassé.

- Mais oui, général, même que Jim et Bob sont partis, il paraît que c'est déjà dans les journaux. Ils vont en vendre ! et moi aussi je vais en faire des journaux ce soir, des tas !

Suter ne remarque pas 7 petits voyous qui se tordent comme des gnomes sous le haut portique du Congrès et qui rigolent et font des signes à leur petit copain. Il s'est dressé tout raide, n'a dit qu'un mot : « Merci ! » puis il a battu l'air des bras et est tombé tout d'une pièce.

Le général Johann August Suter est mort le 17 juin 1880, à 3 heures de l'après-midi.

Le Congrès n'avait même pas siégé ce jour-là.

Blaise CENDRARS,  
*L'Or*, 1925. © 1960, 2001, Éditions Denoël  
in Tome 2 de la Nouvelle édition des œuvres de Blaise Cendrars  
dirigée par Claude Leroy : *Tout autour d'aujourd'hui*.

# Z

## ZIGZAG

*Je ne possède pas de philosophie dans laquelle je puisse me mouvoir comme le poisson dans l'eau ou l'oiseau dans le ciel. Tout ce que je possède est un duel, et ce duel se livre à chaque minute de ma vie entre les fausses consolations, qui ne font qu'accroître mon impuissance et rendre plus profond mon désespoir, et les vraies, qui me mènent vers une libération temporaire. Je devrais peut-être dire : la vraie car, à la vérité, il n'existe pour moi qu'une seule consolation qui soit réelle, celle qui me dit que je suis un homme libre, un individu inviolable, un être souverain à l'intérieur de ses limites.*

Stig DAGERMAN,  
*Notre besoin de consolation est impossible à rassasier,*  
© Éditions Actes Sud, 1981,  
traduction Philippe Bouquet.

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune  
Textes recueillis par Laurent Caillon  
Septembre 2003

Conception et réalisation Isabelle Melmoux et Bob Moulin  
Avec le précieux concours de Monique Renaud  
Achevé d'imprimer en décembre 2003 par l'imprimerie La Compo-photo  
dépôt légal janvier 2004

4 €

Théâtre de la Commune - direction Didier Bezace  
2, rue Edouard Poisson - 93304 Aubervilliers - Tél. 01 48 33 16 16 - [info@theatredelacommune.com](mailto:info@theatredelacommune.com)

Photo de couverture - *Boxeurs*, 1929 - August Sander  
© Die Photographische Sammlung/SK Stiftung Kultur, August Sander Archiv, Köln/Adagp, Paris 2004